

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE



Revue Spécialisée en Études Heideggériennes

numéro 5 – 2017

Éditée par www.respeth.org

ISSN 2311-6145

www.respeth.org, 2017

22 BP 1266 Abidjan 22 (Côte d'Ivoire)

Email : publications@respeth.org

Tél. : 00225 09 62 61 29 00225 40 39 26 95 00225 09 08 20 94

ORIENTATIONS DE LA REVUE

RESPETH est une Revue (en version électronique et papier) de recherches sur Martin HEIDEGGER. Elle est rattachée aux Universités d'Abidjan-Cocody (Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY) et de Bouaké (Université Alassane OUATTARA) de la République de Côte d'Ivoire. C'est une revue internationale à caractère philosophique qui paraît une fois l'an (en édition régulière). En dehors de cette édition régulière, pourront apparaître, en éditions spéciales, les Actes de Colloques, les Conférences et Ateliers. Les textes que la revue publie proviennent des divers horizons qui composent le vaste champ des disciplines littéraires, artistiques et des sciences humaines et sociales ayant été influencées par la pensée du philosophe Martin HEIDEGGER.

La revue *se propose de promouvoir et soutenir* le développement et la compréhension de la pensée de M. HEIDEGGER. Elle encourage la production de textes de synthèse, de réflexions critiques qui valorisent les contributions et les limites de la philosophie de Martin HEIDEGGER, des façons améliorées, novatrices ou des commentaires et des analyses critiques explicitant des questions d'ordre théorique, méthodologique, éthique, épistémologique ou idéologique se rapportant à la pensée du philosophe :

* Des réflexions d'ordre théorique axées sur des études portant sur les thèmes liés à la philosophie de Martin HEIDEGGER ;

* Des travaux de phénoménologie restituant les influences aristotéliennes, kantienne, hégélienne, husserlienne, etc., sans oublier celles des penseurs antiques grecs, subies par Martin HEIDEGGER et ses héritiers ;

* Des apports de type herméneutique interprétant, dans un sens plus ou moins heideggérien, les textes philosophiques ;

* Des critiques de portée éthique ou/et idéologique de la philosophie de Martin HEIDEGGER, en ses rapports à la société contemporaine et aux mondes non-occidentaux.

* Des articles synthétisant ou établissant l'état des connaissances, retraçant l'évolution de la pensée de HEIDEGGER, ou inclinant la philosophie héritée de Martin HEIDEGGER vers de nouveaux horizons ;

* Des comptes rendus d'ouvrages portant sur Martin HEIDEGGER.

RESPETH se propose aussi de publier les travaux primés dans le cadre du concours pour le Prix d'Excellence DIBI Kouadio Augustin.

Il existe des revues scientifiques traitant spécifiquement de la philosophie de Martin HEIDEGGER, certes. Et s'il existe des espaces de débats sur les possibilités qu'ouvrent la pensée de HEIDEGGER et ses influences dans le monde actuel, il convient de souligner qu'ils ne sont pas en assez grand nombre. La revue RESPETH se présente ainsi comme une ressource importante pour les chercheurs, les professeurs et étudiants qui s'intéressent au devenir de la philosophie d'influence heideggérienne.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké,
Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-
BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANO, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké,
Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Congo-
Brazzaville
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE LECTURE

Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké,
Côte d'Ivoire
Raoul KOUASSI Kpa Yao, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-
Cocody, Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-
BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANO, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké,
Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Congo-
Brazzaville
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE RÉDACTION

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké,
Côte d'Ivoire

REDACTEUR EN CHEF :

Jean Gobert TANO, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké,
Côte d'Ivoire

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

Séverin YAPO, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody,
Côte d'Ivoire
Léonard KOUASSI Kouadio, Institut National du Supérieur des Arts et de
l'Action Culturelle, Côte d'Ivoire

MEMBRES :

Alexis KOFFI Koffi, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Christophe PERRIN, Université Paris-Sorbonne, France
Élysée PAUQUOUD Konan, Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest, Côte d'Ivoire
Oscar KONAN Kouadio, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Pascal ROY-EMA, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Sylvain CAMILLERI, Université Catholique de Louvain, Belgique

RESPONSABLE TECHNIQUE :

Raoul KOUASSI Kpa Yao, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

SOMMAIRE

Pourquoi Heidegger ?	5
Argumentaire du Numéro Thématique : Le <i>Discours de Rectorat</i> de Martin Heidegger.....	11
BAMBARA (Romuald Évariste), Le <i>Discours de Rectorat</i> de Martin Heidegger : Un Discours d'allégeance à la Révolution Nationale-Socialiste ?	12
DIA (Oumar), <i>Allocution de Hegel à ses auditeurs à l'ouverture de ses Leçons de Berlin, le 22 Octobre 1818 : Introduction à une « Philosophie de l'Université »</i>	36
YAPO (Séverin), <i>Sur le contexte du <i>Discours de Rectorat</i>. Deux leçons pour l'Afrique</i>	49
KOUAKOU (Antoine), <i>La vocation de l'Universitaire à la lumière du <i>Discours de Rectorat</i> de Martin Heidegger</i>	70

POURQUOI HEIDEGGER ?

Dans la langue de sa pensée, Heidegger dit que l'Être est la présence du présent ; cela apparaît comme une explicitation de cette catégorie fondamentale de la métaphysique occidentale. Qu'une Revue scientifique, en terre africaine, soit consacrée à rendre explicite l'intuition du dernier des grands penseurs de l'être, n'implique pas moins une question importante qu'il faudrait immédiatement poser, à savoir : Y a-t-il un intérêt à réfléchir, avec Heidegger, sur le sens et la vérité de l'être, pour des êtres dont l'histoire consciente demeure encore très problématique dans l'imaginaire de beaucoup de blancs ? Cette question, en se la posant, ne s'inscrit nullement dans un conflit d'identité ou de capacité historique ; elle vise plutôt à scruter un implicite qui structure tout grand philosophe : Le rapport de la conscience aux choses. Ce rapport ne peut être esquivé, sous aucun prétexte, pour autant que l'homme, quelle que soit sa particularité individuelle ou collective, ne peut pas ne pas comprendre que le point de départ de l'histoire s'inscrit nécessairement dans ce rapport. Au fond, au-delà de tout ce qui nous préoccupe, et qui peut parfois devenir objet de divergences ou même de conflits, souvent violents, il y a une chose qui nous détermine tous : nous sommes des consciences devant les déterminités. Et la conscience ne parvient à sa vérité que dans une appartenance essentielle au Concept, comme expression d'une pensée substantielle de son rapport aux choses. De ce point de vue, ce rapport n'est pas un simple rapport, il est si complexe qu'une complaisance à son égard influence négativement la marche dans l'histoire de tout peuple. La qualité de cette marche est donc déterminée par le sérieux et la profondeur avec lesquels l'on se pense dans la présence des choses. Husserl, dont la philosophie est une réappropriation de la conscience, dans son essentialité, nous permet de bien comprendre qu'une pensée rigoureuse ne peut se dispenser de la vérité de la conscience dans son rapport aux choses, d'où la nécessité fondamentale de l'époché, pour accéder au moi transcendantal ; car une conscience encombrée de psychologisme rend impossible l'effectivité exacte de celle-ci dans son intentionnalité. C'est la réduction transcendantale pour désobstruer le rapport de la conscience aux

choses. Le retour aux choses ou "droit aux choses mêmes", comme idée substantielle de la phénoménologie husserlienne, est le retour de la conscience dans sa pureté originelle, seul gage pour rendre la philosophie, c'est-à-dire le Concept, à sa propre vérité, comme science rigoureuse. Le célèbre article de Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, paru en 1911, en donne la pleine mesure. La conscience, étant le fondement premier de toute science, y compris la philosophie en premier, exige d'être pensée en soi, comme conscience transcendantale, pour donner au Concept toute la rigueur de son sens. La rigueur de la conscience, qui s'atteste dans la réduction phénoménologique, chez Husserl, traverse toute la pensée de Heidegger, qui l'enracine dans une expérience plus originaire et plus originelle, celle avec l'Être.

Quand j'essaie de faire attention à mon environnement, je vois les choses-ci : à côté, un chien ; devant, une maison ; plus loin, un arbre. Ces choses seraient-elles spécifiques à mon environnement ? N'existeraient-elles pas ailleurs, à des milliers de kilomètres, à Katmandou au Népal par exemple ? Si, mais, on pourrait objecter que mon chien n'est pas le même que celui du Népal. Sans doute, mais si on admet que mon chien et celui du Népal sont des chiens, il va sans dire que quelque chose de plus profond les détermine, de telle manière que, malgré l'évidente différence, ils demeurent des chiens. Notre pensée, qui les identifie comme chiens, se pose sur la réalité non perceptible, qui, dans sa profonde vérité, permet de déterminer le chien comme chien. Ainsi, la pensée, dans son propre, se conçoit et se fonde sur le non-présent, en tant qu'il est l'indéterminable dans le déterminable-présent. Et c'est là toute la pertinence du penser heideggérien. La tentation constante d'être envahie par le présent empêche la pensée de se déployer rigoureusement pour donner à la conscience toute sa vérité.

Penser la pensée, dans son appartenance à l'Être, pour la préserver de l'invasion de l'étance, reste une idée éternellement "jeune", qui implique, sans aucun doute, la préservation absolue de l'identité essentielle, sans laquelle, de toute évidence, rien de substantiel ne peut être construit, pour donner à

l'histoire la plénitude de son sens. La question de la pensée est une question d'humanité qui ne saurait être circonscrite à une aire géographique, dans la mesure où le rapport de l'homme à l'étant est un rapport qui structure, de manière universelle, son existence.

Mieux, penser la pensée pour mieux la rendre à l'homme, afin de lui permettre d'habiter, dans la sérénité, la terre, où l'étant devient absolu, exige une méditation sur le rapport de l'étant à l'être. Un rapport dans lequel l'étant est dans la dépendance de l'être. L'étant se structure dans une articulation nécessaire à l'être. Cette nécessaire articulation, disloquée par la métaphysique de l'étant, est si absolue que Heidegger, dès les premières pages de *Être et Temps*, fait le constat suivant : « La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli » (Heidegger, 1986, p. 25). Mais au préalable, il n'a pas manqué de dire ceci, dont la gravité permet de mesurer tout l'enjeu de sa pensée : « Avons-nous une réponse à la question de savoir ce que nous voulons dire exactement avec le mot « étant » ? Aucunement. Dans ces conditions, il faut poser en termes tout à fait neufs la question du sens de l'être. Sommes-nous donc seulement aujourd'hui encore dans l'aporie de ne pas entendre l'expression « être » ? Aucunement. Dans ces conditions, le plus urgent, c'est de réveiller une entente pour le sens de cette question » (Idem, p. 21). Il s'agit, alors, de pousser à fond le rapport de l'homme au savoir pour qu'advienne et se maintienne, sans prétention et de manière définitive, son essence pensante, si tant est que rien ne peut possibiliser son existence, s'il n'est radicalement établi dans cette essence. Car, dit Heidegger, « savoir est la sauvegarde pensante de la garde de l'être » (Heidegger, 1958, p. 420). Cette garde, dans laquelle l'homme accomplit la splendeur de son humanité, n'est spécifique à aucune race et à aucun continent, sauf si nous admettions que la pensée ne serait pas le propre de l'homme. Pour avoir commencé en Grèce que Hegel qualifie comme le point lumineux de l'histoire universelle, la pensée, dans l'appartenance à son essence, comme objectivation rigoureuse et profonde de la conscience dans son rapport aux choses, déborde la seule Grèce, et poursuit sa marche radicale, vers le lieu essentiel où l'homme est pleinement chez soi. Peu importe la manière avec laquelle elle parvient aux peuples, qu'elle soit

embastillée dans un impérialisme colonial, il nous faut l'accueillir, avec grande sérénité et lui permettre de croître dans le secret de sa puissance, qui rend puissants les peuples qui savent la contempler dans la splendeur de sa vérité. Là se trouve, paradoxalement, l'authentique chemin de liberté, parce qu'est libre celui qui se déploie dans la Libre-Étendue, où sont brisées les idoles de nos excessifs particularismes et de nos primitivités, dénuées du saut qualitatif, nous empêchant ainsi de saisir la profondeur de cette idée heideggérienne : Là où croît le péril, là aussi croit ce qui sauve. Ce qui suppose qu'il faut, dès la départ, écarter, avec une violence salutaire, l'idée d'une rationalité multiple, comme si "un plus un" feraient, ailleurs, autre chose que deux. La logique n'est ni culturelle, ni géographique, c'est le propre de l'esprit ; et l'essence de l'esprit, selon Hegel, réside dans la conscience de soi, conscience parvenant à son contenu comme Concept. Ce Concept est grec ; et nous sommes, pour ainsi dire, des Grecs. Serait-il scandaleux d'affirmer pareille chose ? Ne faudrait-il pas revendiquer autre chose que la grécité, surtout que la Grèce actuelle est menacée de faillite, en raison de profondes difficultés économiques ? Aussi, pourrions-nous ironiser, de telles difficultés ne trouvent-elles pas leur fondement ultime dans un certain « oubli de l'Être » ? Y a-t-il donc, aujourd'hui, honneur à défendre une filiation grecque ? En bonne logique non, pas pour des raisons de grandeur économique, mais parce qu'un Noir ne peut pas avoir un ancêtre Blanc, alors qu'il n'est pas mulâtre. Alors que veut dire "nous sommes des Grecs ?" Heidegger nous donne l'excellente réponse : « Grec, cela ne signifie pas, dans notre façon de parler, une propriété ethnique, nationale culturelle ou anthropologique ; grec est le matin du destin sous la figure duquel l'être même s'éclaircit au sein de l'étant et en laquelle une futurition de l'homme, qui en tant qu'historial, a son cours dans les différents modes selon lesquels elle est maintenue dans l'être ou délaissée par lui, sans pourtant jamais en être coupée » (Heidegger, 1958, p. 405).

Dans une Afrique, où, cinquante ans après les indépendances, pour la plupart des pays francophones, la question des États modernes demeure encore très préoccupante, en raison d'une appropriation non encore suffisante des concepts fondamentaux comme la justice, la liberté, l'égalité sociale et

politique, la rigueur au travail, concepts à partir desquels se construit tout peuple viable, une entreprise comme RESPETH, qui s'élève dans l'horizon de la pensée de l'Être, n'apparaît pas seulement juste mais nécessaire. Bien qu'elle ne soit pas au centre de la pensée heideggérienne, la pensée des valeurs et des exigences sociales et politiques ne sous-tend pas moins la question de l'être, si tant est que c'est au cœur d'un humanisme fondamental, comme pensée de l'Être, qu'émerge et acquiert consistance tout humanisme classique, comme valeurs humaines à promouvoir et à sauvegarder. Il serait, alors, prétentieux, de croire que la présente œuvre donnerait des directives à l'action de l'homme ; une telle orientation est, simplement, aux antipodes de la pensée de Martin Heidegger, pour qui la pensée est en soi une action radicale : « La pensée n'est pas d'abord promue au rang d'action du seul fait qu'un effet sort d'elle ou qu'elle est appliquée à La pensée agit en tant qu'elle pense. (...) Cet agir est probablement le plus simple en même que le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'homme à l'être » (Heidegger, 1966, p. 68). Pourquoi ? Parce que là où existent des distorsions sociales et des horizons historiques confus, la pensée ne s'est pas suffisamment accomplie, c'est-à-dire l'homme n'a pas, avec vigueur et rigueur, porté son essence dans la seule relation, qui lui donne tout son contenu, celle de l'être. Ne serait-il pas alors bien étonnant de montrer, avec rage, comme l'a fait Emmanuel Faye, que Heidegger est un théoricien du nazisme ? Ne serait-il pas tout à fait injuste d'enfermer le grand penseur de l'Être dans une courte séquence de sa vie (Six mois rectorat sous le régime des nazis), alors même que la commission de « Dénazification » (France-Lanord, 2013, p. 320-326) a eu lieu depuis le courant des années 1945-1949 ! L'image intime du philosophe de la Forêt Noire, qu'il convient tenir fermement, détruit radicalement le rectorat sous le nazisme. Pas plus que son génie de pensée ne peut être discrédité par son son histoire d'amour avec Hannah Arendt, pas plus les accointances avec le nazisme ne peuvent remettre en cause la profondeur de pensée du dernier des grands philosophes de notre temps. Le génie n'est pas Dieu ; et la grande intelligence n'est pas canonisation.

« Le présent est le rassemblement ordonnant et sauvegardant du présent en sa présence chaque fois séjournante » (Heidegger, 1958, p. 444). Apprendre à sauvegarder le présent pour habiter, de manière sereine l'humanité de l'homme, telle est, pour nous, l'absolue nécessité inescapable. Apprendre à penser, avec Martin Heidegger, ce n'est pas apprendre à spéculer, c'est apprendre à être radicalement humain ; seul l'humain pense en poète, c'est-à-dire la pensée qui élève l'homme dans une harmonie intégrale, parce que pensée de l'Être. Alors, reprenant Hölderlin, Heidegger pouvait écrire : « Plein de mérites, c'est pourtant poétiquement que l'homme habite la terre ». Puissent nos présents « Pas » demeurer dans l'ouvert irradiant de l'Être, pour qu'advienne l'effectivité historique du Concept Vivant.

Jean Gobert TANOH

NUMÉRO THÉMATIQUE 2017 DE LA REVUE RESPETH
LE DISCOURS DE RECTORAT DE MARTIN HEIDEGGER

Recteur de l'Université de Fribourg (21 Avril 1933 - 23 Avril 1934), Martin Heidegger prononça, le 27 Mai 1933, le *Discours de Rectorat* intitulé : « **L'Auto-affirmation de l'Université Allemande** ». Un tel discours, tout au long de sa carrière de philosophe ou de penseur, et surtout en sa qualité d'Enseignant-Chercheur, n'a pas manqué d'influer sur sa vie et sa notoriété. En parcourant ce discours, l'évidence s'offre à nous qu'il est assez multiforme. Il s'y joue tout à la fois le politique, le scientifique, le socio-culturel et spirituel.

En choisissant, pour ce numéro 5, de méditer sur le *Discours de Rectorat* de Martin Heidegger, RESPETH a le souci fondamental de convoquer la communauté des chercheurs, penseurs et étudiants à re-penser, à nouveaux frais, et de façon substantielle, les orientations de pensées qu'il offre. En l'occurrence, les questions qui tournent autour de **l'Université, la Violence, le National-Socialisme, l'Éducation, la Nation, le Travail, la Défense, les Guides, etc.** Aussi, en s'appuyant sur le principe de la liberté de penser, RESPETH ne voudrait-elle nullement dégager quelque axe de réflexions que ce soit ! Il est donné libre cours à chacun, à partir d'une interprétation pertinente de ce discours, de proposer des articles inédits.

**LE DISCOURS DE RECTORAT DE MARTIN HEIDEGGER :
UN DISCOURS D'ALLÉGEANCE À LA RÉVOLUTION
NATIONALE-SOCIALISTE ?**

Romuald Evariste BAMBARA

*Maître-Assistant, Université Ouaga I Pr Joseph Ki-Zerbo
(BURKINA FASO)*

bromualdevariste@yahoo.fr

Résumé : Premier Recteur nazi de l'Université de Fribourg-en-Brigau, Heidegger, dans une allocution solennelle pour la prise en charge de sa fonction, fixe le sens de sa mission. Sous son égide, celui du *spiritus rector*, l'Université ou la communauté de combat a l'obligation d'éduquer les *Führer* ou les dirigeants du peuple allemand. Cette éducation vise le renouvellement spirituel de toute la vie en Allemagne, dans le sens de répondre au destin de l'Occident. La condition pour réaliser ce projet, c'est-à-dire "spiritualiser" l'Allemagne, réside dans l'enracinement de l'Université à la révolution nationale-socialiste, ce à travers l'État et ses institutions. En d'autres termes, réaliser cette vocation exige d'adhérer au parti, de prendre la carte du parti nazi. Mais, un tel engagement parviendra-t-il à sauvegarder la liberté de l'Université des velléités des institutions politiques de son temps ? Ainsi, cet écrit analyse d'abord le *Discours de Rectorat* en dégageant ses principales articulations avant d'entreprendre une critique, au sens où les mérites et les limites de cette argumentation sont relevés.

Mots-clés : AUTO-AFFIRMATION, ESSENCE, MISSION SPIRITUELLE, NATIONAL-SOCIALISME, SCIENCE, UNIVERSITÉ.

Abstract : Heidegger, the first Nazi rector of the University of Fribourg-en-Brigau, in a solemn address when taking responsibility for his office, defines the meaning of his mission. Under its aegis, that of the *spiritus rector*, the University or the combat community has an obligation to educate the *Führer* or the leaders of the German people. This education aims at the spiritual renewal of all life in Germany that is to respond to the destiny of the West. The condition for realizing this project, that is to say, to "spiritualize" Germany, lies in the fact that the University is rooted in the National Socialist revolution through the State and its institutions. In other words, fulfilling this vocation requires adhering to the party, taking the Nazi party membership card. But will such a commitment succeed in safeguarding academic freedom from the wishes of the political institutions of his time? Thus, this paper first analyses the structure of the Rector's Discourse; before coming in to criticize the merits and limits of these arguments.

Keywords: SELF-AFFIRMATION, ESSENCE, SPIRITUAL MISSION, NATIONAL-SOCIALISM, SCIENCE, UNIVERSITY.

Introduction

Martin Heidegger a été élu par ses pairs *Rektor-Führer* de l'Université de Fribourg-en-Brigau, le 21 avril 1933. Cette élection s'est déroulée trois mois après l'accession de Hitler à la chancellerie, soit le 30 janvier 1933. Heidegger a été élu par le sénat de l'Université de Fribourg, à l'unanimité moins une voix. Parmi ses concurrents à cette élection, on peut citer Alfred Baeumler, Ernst Krieck et Alfred Rosenberg. La candidature de Heidegger à ce poste a été encouragée par ses collègues qui voyaient en lui celui qui avait des idées et qui était en mesure de sauver l'Université allemande. Et cette élection, disait-on, n'avait aucun caractère politique, car Heidegger, en son temps, n'appartenait à aucun parti politique. Sa nomination devient officielle le 22 avril 1933. À la prise en charge solennelle du Rectorat de l'Université de Fribourg-en-Brigau, le 27 mai 1933, Heidegger prononce son *Discours de Rectorat*. Un discours synthétisant les ambitions de l'auteur pour la nation allemande, et dont l'intitulé exprime la quintessence de la noble mission à lui confiée : *L'auto-affirmation de l'Université allemande*¹. Mais le 27 avril 1934, la démission de Heidegger est acceptée, pratiquement un an après son entrée en fonction.

Quelle peut bien être la portée du *Discours de Rectorat*, discours souvent méconnu, lu avec peu de considération et souvent cité comme document ou pièce à conviction de l'engagement nazi de son auteur ? Que contient-il d'essentiel pour la pensée philosophique ? Ce discours, dont Jean-Michel Palmier (2014, p. 80) disait qu'il « est le seul texte à caractère politique au sens le plus large du mot à figurer dans la bibliographie officielle de Heidegger », a-t-il une dimension philosophique authentique, ou est-ce un simple manifeste épousant les idées du mouvement national-socialiste ouvrier ? Est-ce une réplique conceptualisée de la propagande nazie ou plutôt une intégration des dimensions du discours idéologique du Troisième Reich ? Les thèses de ce discours ne sont-elles pas celles du Parti national-socialiste (NSDAP) ?

¹Notre analyse se fonde sur la traduction allemande de Gérard GRANDEL, publiée en octobre 1982, aux éditions Trans-Europ-Repress (TER).

L'objectif de cette étude est de faire une lecture critique du *Discours de Rectorat* de Heidegger. Une lecture attentive, ordonnée, qui vise à expliciter le sens de ce discours et à procéder à une critique en vue de mettre en évidence les mérites et les limites possibles de ce texte. L'ossature de cette analyse comportera trois grandes parties. La première explicitera le principe de « l'auto-affirmation de l'Université allemande », la deuxième montrera l'actualité du discours sur « l'auto-affirmation de l'Université allemande », la troisième analysera l'espoir de Martin Heidegger dans le national-socialisme.

1. « L'AUTO-AFFIRMATION DE L'UNIVERSITÉ ALLEMANDE »

Le 27 mai 1933, Heidegger prononce son *Discours de Rectorat*. Dans ce discours, on perçoit le principe qui guide Heidegger, non seulement dans l'acceptation de cette charge de Recteur, mais aussi dans sa vision sur la manière de réussir sa mission, notamment bâtir l'Université sur les forces constructives vivantes de la nation allemande qui s'affirmaient au plan politique durant l'année 1933. En effet, ces forces constructives vivantes peuvent sauver l'Allemagne de sa misère, de sa détresse et de la situation sans issue des étudiants. Aussi ce discours vise-t-il à donner un sens à sa fonction de Recteur et au rôle que doivent jouer l'Université et la science dans la sauvegarde de la nation allemande : « Prendre en charge le Rectorat, c'est s'obliger à guider *spirituellement* cette haute école », tels sont les premiers mots du discours de Heidegger (1982, p. 5). La lecture du *Discours de Rectorat* nous permet de déceler les grandes articulations suivantes : les acteurs de l'Université allemande que sont le corps des étudiants et celui des professeurs allemands, la mise en évidence de ce qu'est l'essence de la science et celle de l'Université allemande, le combat averti à mener pour sortir le peuple allemand de sa grande détresse morale et matérielle.

1.1. Les acteurs de l'Université allemande

Au nombre des acteurs de l'Université ou de la communauté universitaire, Heidegger cite le corps des étudiants et celui des professeurs. D'abord, le corps des étudiants est résolu à endurer le destin du peuple allemand. Une volonté bénéficiant du nouveau droit des étudiants qui leur

octroie la liberté de se donner soi-même la loi. Et pour Heidegger, « se donner à soi-même la loi est la plus haute liberté » (1982, p. 15). À partir de cette donation à soi de la loi, le corps des étudiants allemands peut préciser ses obligations et ses services. Une telle démarche s'oppose de son point de vue à la mauvaise interprétation de la notion de « liberté académique ». Cette « liberté académique » mal comprise n'est aucunement à confondre avec la liberté d'enseignement ou la liberté d'expression des étudiants. Elle a été interprétée comme une incitation à mener une vie facile, à tomber dans la licence et le laisser-faire.

C'est cette incompréhension de la liberté académique que Heidegger critique. Il trouve cette dernière « inauthentique » et estime qu'elle est la porte ouverte à « l'insouciance, l'arbitraire des projets et des inclinations, la licence dans tout ce qu'on faisait ou ne faisait pas. » (*Idem*) En d'autres termes, cette « liberté » académique n'est rien d'autre qu'une « liberté négative », une liberté ouvrant la porte à la paresse pour ceux qui ne veulent pas se soumettre à la rigueur des exigences des études scientifiques. Elle ne saurait prendre en charge le destin de l'Université allemande et encore moins celui de la nation allemande elle-même. Par cette critique, Heidegger veut donc ramener la compréhension du concept de liberté propre aux étudiants allemands à sa vérité, substituer une « nouvelle liberté » à la traditionnelle « liberté académique ».

Les obligations du corps des étudiants sont au nombre de trois; trois obligations que Heidegger énumère dans un ordre hiérarchique. La première obligation est celle d'être avec la communauté populaire. Cette obligation consiste à « prendre part à la peine, aux aspirations, aux capacités de tous les membres du peuple, quel que soit leur état, en partageant le fardeau et en mettant la main à la pâte. » (*Idem*) Ce devoir est à inscrire dans l'existence étudiante à travers ce qu'il nomme « *le service du travail* » (*Idem*).

La deuxième obligation réside dans le lien à l'honneur et au destin de la nation allemande. La concrétisation de cette obligation exige des qualités comme la disponibilité et la discipline. Par ailleurs, la disponibilité est elle-même caractérisée par le savoir et la capacité, deux atouts qui, additionnés à

la discipline, permettent d'aller jusqu'au bout de la réalisation de cette obligation, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Une telle obligation s'assume à travers le **service militaire** ou des **armes**.

La troisième obligation lie la communauté universitaire à la mission spirituelle du peuple allemand. Ce peuple doit œuvrer à réaliser son destin en s'accordant une possibilité, « celle de manifester la surpuissance de toutes les puissances formatrices du monde de l'existence humaine » (1982, p.16). Le peuple allemand veut se réaliser lui-même et pour lui-même, c'est-à-dire être un peuple selon l'esprit. Pour cela, « il exige chez ses guides et gardiens, la clarté la plus dure du savoir le plus haut, le plus vaste et le plus riche. » (*Idem*). Et au nom de cette exigence, la jeunesse étudiante doit se risquer, tôt dans l'âge adulte, à faire coïncider son vouloir avec le destin à venir de la nation allemande et s'engager résolument au **service de ce savoir**. Ce **service du savoir** n'est pas à comprendre comme une formation qui donne droit à un métier "distingué". Heidegger le souligne clairement, « le savoir n'est pas au service des métiers, mais l'inverse : les métiers provoquent et administrent le savoir le plus haut, le savoir essentiel du peuple quant à la totalité de son existence. » (1982, p. 17).

Dans son discours, Heidegger a mis en évidence trois liens et trois services. Au niveau des liens, on dénombre les « liens *par* le peuple *au* destin de l'État *dans* une mission spirituelle » (*Idem*). Ces liens sont originels et contribuent à établir l'essence allemande. Ils engendrent trois services que sont le service du travail, le service militaire et le service du savoir. Ces services sont nécessaires et d'importance égale. Il revient au corps des étudiants de réaliser la volonté-de-l'essence de leur corps dans la quête du savoir en tenant compte des critères à atteindre tels que la plus haute clarté et la plus haute rigueur. Ce savoir se conquiert en relation avec le peuple et son État.

Ensuite, il précise ce qu'est le corps des enseignants. Pour Heidegger, le rôle d'avant-garde, de veille, de guide dans cette « incertitude permanente du monde » (1982, p. 14) doit être tenu par le corps enseignant de l'Université. Celui-ci doit être animé par

la force pour pouvoir aller seul, non par un entêtement personnel ni pour le plaisir de jouer le chef, mais par la force d'une vocation très profonde et d'une obligation très large. Une telle force oblige à l'essentiel, produit le triage des meilleurs, et suscite l'allégeance authentique de ceux qui sont d'un nouveau courage. (*Idem*).

Autrement dit, dans leur rôle de guide (*Führer*) et de gardiens (*Hüter*), tous puisent leur force dans la volonté commune de vouloir réaliser le destin de la nation allemande et dans l'accord avec la communauté. L'accord du corps des étudiants est un fait. L'essentiel pour lui est de trouver des guides susceptibles de l'aider à s'élever à la quête d'une « vérité fondée et savante » (*Ibidem*), à partir de laquelle il peut entreprendre des actions. Dans ces conditions, le corps enseignant œuvrera à atteindre l'essence de la science en visant des valeurs comme la simplicité et l'ampleur dans sa quête du savoir.

1.2. L'essence de la science

Heidegger rappelle que l'essence de la science chez les Grecs ou « l'essence grecque originelle de la science.... » (1982, p. 8) consiste dans la puissance manifeste dans l'existence. Partant de cet attribut de la science, il affirme que celle-ci « doit devenir l'évènement fondamental de notre existence spirituelle-populaire. » (*Ibidem*, p. 12). Le peuple allemand doit s'appropriier la science, car c'est en elle que doit résider son monde **spirituel**. En effet,

le monde **spirituel** d'un peuple, ce n'est pas la superstructure d'une culture, ni davantage un arsenal de connaissances et valeurs utilisables, mais c'est la puissance de conservation la plus profonde de ses forces de terre et de sang, en tant que puissance d'é-motion la plus intime et puissance d'ébranlement la plus vaste de son existence. Seul un monde spirituel garantit au peuple sa grandeur. (*Ibidem*, p. 13)

Seule la science comme savoir peut réaliser cet objectif de la nation allemande. Heidegger est en quête d'une « science » qui se veut "objective", mais aussi et surtout une science dont les interrogations s'enracinent au milieu du monde spirituel, c'est-à-dire du peuple. La notion d'objectivité y trouve son fondement véritable. Partant de là, la science « doit devenir la puissance formatrice de l'Université allemande en tant que corps » (1982, p. 18). Le corps enseignant et celui des étudiants doivent être imprégnés de ce concept de science et co-agir conformément à l'esprit de la science. Ce concept de

science doit, pour ce faire, être sous le contrôle des *facultés* et des *départements*. Que ce soit la faculté ou le département, ces institutions académiques doivent être en mesure de se déployer en « une capacité de législation spirituelle enracinée dans l'essence de sa science » (*Idem*). Partant d'une telle exigence fondamentale, la faculté doit constituer le monde spirituel du peuple. Et le département doit s'ouvrir ou se décroiser et éviter le dressage des étudiants en vue d'exercer un métier. Heidegger (1982, p. 19) estime, à cet effet, que

dès le moment où les facultés et les départements mettent en marche les questions essentielles et simples de leur science, dès ce moment les maîtres et les élèves sont saisis eux aussi par les **mêmes** nécessités et les mêmes tourments qui sont ceux de l'existence du peuple dans son État.

En somme, dans ce discours, Heidegger rejette deux approches de la science : d'abord, celle de la science comme une simple technique ou simplement comme un moyen en vue d'atteindre une fin. Ensuite, celle qui considère la science comme étant au service des métiers. Toutes les analyses instrumentales de la science ou les théories qui pensent la science dans son rapport à la pratique, sont caduques. Mais précisément, c'est le corps enseignant de l'Université qui peut permettre de réaliser une telle essence de la science. Dégager l'essence de la science ou reconnaître son essence originaire, pour Heidegger, permet de préciser celle de l'Université allemande.

1.3. L'essence de l'Université allemande

Heidegger veut affirmer l'originalité de l'Université ou le caractère propre de l'Université allemande et le rôle que l'histoire lui assigne dans la réalisation du destin du peuple allemand. Aussi, la charge de Recteur consiste-t-elle à « guider *spirituellement* cette haute école » (1982, p. 5) qu'est l'Université allemande. Cette institution ou haute école du peuple allemand comporte une essence qui fonde la mission *spirituelle* des maîtres et élèves ou du corps enseignant et corps enseigné. Une telle essence réside dans le « caractère historique propre » (*Idem*) du destin du peuple allemand. L'Université doit conduire à la réalisation d'une telle essence en gardant tout ce qui contribue à sa spécificité, comme l'autonomie, autonomie comprise comme cette capacité à décider soi-même, à s'imposer des tâches et à

déterminer les conditions de réalisation de celles-ci. L'autonomie ainsi définie permet d'être soi-même ou de se réaliser soi-même, conformément à ce qui a été projeté. L'essence de l'Université allemande ne peut être définie que pour le futur. Seul le futur permet de spéculer, car la connaissance de l'état de l'Université, aujourd'hui, et la familiarité avec son histoire ne constituent pas un savoir suffisant qui puisse permettre une définition adéquate de son essence. Dans ces conditions, cette essence doit être une œuvre d'auto-méditation, et l'auto-méditation doit conduire à l'auto-affirmation de l'Université allemande. Cette auto-affirmation réalise l'essence de l'Université allemande qui,

à partir de la science et à travers la science, éduque et élève les guides et gardiens du destin du peuple allemand. Vouloir l'essence de l'université allemande, c'est vouloir la science, au sens de vouloir la mission spirituelle historique du peuple allemand en tant que peuple qui se sait lui-même dans son État. Science et destin allemands doivent, dans cette volonté de l'essence, parvenir **en même temps** à la puissance. (1982, pp. 7-8).

L'essence de l'Université allemande réside dans la science qui permet de réaliser la mission historique et spirituelle de l'Allemagne et d'affirmer sa puissance. L'Université allemande réalise son essence ou déploie son essence à partir et à travers la science, qui éduque et élève les guides et gardiens du peuple allemand. L'Université a donc cette obligation de former de futurs dirigeants capables de réaliser la mission historique des Allemands.

Heidegger, dans son discours, cherche à comprendre aussi en quoi consiste l'essence de la science. Ce n'est point ce qu'est la science en général qui l'intéresse mais plutôt la science devenue une propriété de la nation allemande. En d'autres termes, il s'intéresse à une science constituée pour et par la nation allemande. Et l'Université allemande ne pourrait se constituer et devenir une puissance que si l'unité des trois services est réalisée : le service du travail, celui des armes et celui du savoir. Autrement dit, ces trois services doivent se constituer originellement en « *une seule* force marquante. » (1982, p. 20) Cette force est à orienter dans ce que Heidegger nomme le "combat averti" (*Idem*).

1.4. La visée finale : le combat averti

L'adresse de Heidegger aux corps des étudiants et des enseignants a pour finalité le combat du peuple allemand. Celui-ci est au centre de la préoccupation heideggérienne. Et, selon lui, « Toutes les capacités de volonté et de pensée, toutes les forces du cœur et toutes les aptitudes de la chair, doivent se déployer **par** le combat, se renforcer **dans** le combat et se conserver **en tant que** combat » (1982, p. 20). En ce sens, Heidegger nomme les acteurs de l'Université, la *communauté de combat des professeurs et des élèves*. Cette *communauté de combat* ne pourra faire de l'Université un lieu de législation spirituelle que si les deux principaux acteurs, c'est-à-dire le corps enseignant et le corps des étudiants

mènent leur existence d'une façon plus simple, plus dure et plus libre de besoins que ne le feront tous les autres membres du peuple. Quiconque guide doit reconnaître à ceux qui le suivent leur force propre. Mais quiconque suit porte en soi la résistance. Cette opposition eidétique dans le guider et le suivre ne doit pas être estompée, encore moins effacée. (Heidegger, 1982, p. 21)

Le combat entretient l'opposition, implante chez les maîtres ou les enseignants et les élèves ou les étudiants « cette disposition fondamentale, à partir de laquelle l'auto-affirmation auto-définissante autorise l'auto-méditation résolue en vue d'une autonomie authentique. » (*Idem*). La communauté de combat des professeurs et des élèves pour réaliser cette auto-méditation et auto-affirmation doit refuser de se contenter d'effort occasionnel, de modifier de vieilles orientations et de faire quelques ajouts pour véritablement déployer un effort fondamental.

Telles sont les grandes lignes du *Discours de Rectorat* de Heidegger. Elles indiquent l'orientation sur ce que va être son ambition de Recteur et suscitent des débats sur son engagement au sein du national-socialisme. Le discours de Rectorat se résume-t-il à un propos idéologique ou a-t-il une portée philosophique ? Ce discours ne peut-il pas se comprendre aussi en dehors du contexte idéologique, politique, social, etc., de l'Allemagne de 1933 ?

2. L'ACTUALITÉ DU DISCOURS SUR « L'AUTO-AFFIRMATION DE L'UNIVERSITÉ ALLEMANDE »

Les ambitions de Heidegger pour l'Université de Fribourg ont été de courte durée. L'échec de sa tentative de réformer l'Université allemande le conduit à la démission. En effet, il démissionne un an après être entré en fonction, soit le 27 avril 1934. Cette démission se justifie par son refus d'accepter la décision de révocation du Parti national-socialiste (NSDAP) des deux Doyens anti-nazis, nommés par lui-même, que sont les professeurs Erich Wolf et Möllendorf. Soulignons que le *Discours de Rectorat* de Heidegger sera censuré par les membres de la Gestapo. Ce discours qui prouve, pour certains l'allégeance de Heidegger au National-socialisme, est paradoxalement jugé subversif par ce mouvement politique. En effet, l'intention de sauvegarder la nouvelle liberté contre les institutions politiques qui veulent l'assujettir est manifeste chez Heidegger. Son discours reste d'actualité par la permanence des questions évoquées. Il a examiné les conditions dans lesquelles l'institution universitaire peut, dans une symbiose avec les aspirations de la nation allemande, participer à l'épanouissement de celle-ci.

Aussi ce discours, au-delà de son aspect politique, présente-t-il un intérêt philosophique. On peut même percevoir un lien entre ce discours de Rectorat et l'ensemble de la problématique philosophique de Heidegger. Ainsi, plusieurs points méritent d'être évoqués. On peut relever par exemple que ce discours est un acte fondateur de la tâche de Recteur, un refus du scientisme et une expression de l'idée selon laquelle le savoir est au service du peuple.

2.1. *Un discours fondateur*

Le discours de Heidegger est un texte fondateur de sa future gestion de l'Université allemande. Cette allocution n'est pas un plan de gestion ou un programme d'activités à mener pour l'Université allemande, mais plutôt ce qui doit inspirer tous les plans, toutes les stratégies de l'Université. Au fond, Heidegger dégage ce qui constitue l'essence de l'Université allemande afin de permettre aux différents acteurs de mettre en place tous les projets susceptibles de réaliser celle-ci. L'initiative du philosophe est originale dans la mesure où il ambitionne de redonner sens à l'Université allemande. Ce

discours s'interroge sur le sens des sciences et de ce qui doit déterminer la tâche de l'Université allemande dans un contexte caractérisé par la situation désespérante des étudiants, la multiplicité de disciplines dispersées, etc. Cette interrogation trouve sa réponse dans le titre de son discours de Rectorat, intitulé « L'auto-affirmation de l'Université allemande ». Il le dit expressément : « Aucun discours de rectorat de ce temps-là n'a osé se donner un pareil titre. » (Heidegger, 1988, p. 18).

En effet, non seulement de son temps, mais aussi de nos jours, aucun discours de Recteur, de Président d'Université ne s'élève jusqu'à une telle exigence dans l'idée que l'on se fait de la fonction de premier responsable d'Université. À la suite de l'adoption du *Führerprinzip*, le principe de la nomination des Chefs par l'instance immédiatement supérieure, le *Deutscher Studentenbund*, le Recteur est immédiatement nommé par le ministre du Reich et les Doyens sont nommés par le Recteur. Le Recteur est aussi révocable par le ministre du Reich. Le successeur de Heidegger ne sera pas élu par le corps des enseignants, mais plutôt nommé par le pouvoir du Reich ou le Parti national-socialiste (NSDAP).

2.2. Le refus du scientisme

« L'auto-affirmation de l'Université allemande » s'explique, dans le contexte de l'élection de Heidegger comme Recteur, par le combat contre le scientisme de l'époque, afin d'affirmer l'originalité de cette Université. Le discours de Rectorat énonce une position contraire à celle de la « science politique ». À la différence de la politologie, par « science politique » il faut comprendre l'idée suivante : « la science en tant que telle, son sens et sa valeur, est mesurée à son utilité pratique pour le peuple. » (Heidegger, 1988, p. 19). Et dans la logique de la science politique, l'Université doit se soumettre à une organisation uniquement technique. De telles idées en vogue dans l'Université allemande devraient être combattues. La révolution technique a fini par déclarer la pensée calculante, seule apte à s'exercer au détriment de la pensée méditante. Pour combattre cela, « L'Université devait se renouveler à partir d'une réflexion propre et conquérir ainsi une position solide en face de la politisation de la science ». (*Ibidem.*, p. 20). L'Université

doit promouvoir la pensée méditante, car le propre de l'homme, à savoir son essence, est d'être un être pensant. La philosophie, définie comme un art de questionnement, promeut la pensée méditante. Et la philosophie, dans la pensée heideggérienne, couronne toutes les sciences et tous les arts. Elle est une archi-science, de sorte que la science est indissociable de la philosophie.

Ce refus de la politisation de la science était un fait dans l'Allemagne des années 1933. En effet, certains Recteurs élus, comme celui de l'Université de Francfort, Ernest Kriek, réclamaient le démembrement de l'Université en établissements de formations professionnelles ayant chacun leur spécialité. Des formations ouvertes sur des métiers précis. A contrario, Heidegger part du principe que l'Université doit prendre l'ambition de maintenir en éveil la pensée. C'est le constat qu'établit aussi Christian Sommer (2013, pp. 30-31) à la lecture du Discours de Rectorat :

Il faut selon Heidegger réorganiser les “formes fondamentales” de la communauté universitaire, c'est-à-dire intervenir (*eingreifen*) dans les “Facultés et les Départements”, *en fonction* de la nouvelle science souveraine et rectrice qu'est la philosophie comme questionnement, pour lui assurer sa place hégémonique et permettre de relier le corps universitaire aux “nécessités ultimes” du “*Dasein* populaire-étatique”.

À défaut, nous succombons dans ce nihilisme caractérisé par la domination mondiale de la technique. Aussi le *Dasein* allemand doit-il chercher les valeurs primordiales existentielles comme les “forces de la terre et du sang” (*erdunbluthaftenKräfte*), “l'attachement au sol” natal ou l'enracinement (*Bodenständigkeit*) dans la patrie (*Heimat*) afin de se réaliser. Le thème philosophique heideggérien de l'abandon de l'homme au sein de l'étant apparaît dans le discours de Rectorat. Dans cet abandon, l'homme doit, malgré tout, se réaliser. Et la Science et le Travail constituent la réponse à cet abandon de l'homme en permettant à celui-ci d'organiser l'étant selon ses projets et sa volonté.

2.3. Le savoir au service du peuple

Heidegger rejette la rupture entre la communauté universitaire et la communauté populaire (ouvriers), tout comme il refuse que la philosophie universitaire devienne une pensée coupée, privée de sol et de puissance. Il

postule l'établissement d'une coopération étroite entre ces entités. Le savoir universitaire doit avoir une prise sur les préoccupations du peuple. La finalité de l'existence de l'Université allemande, c'est de permettre la réalisation des aspirations du peuple allemand. C'est pourquoi, le *service du savoir* occupe la première place chez Heidegger : « travail et défense sont, comme toute activité humaine, fondés dans un savoir et éclairés par lui », précise Heidegger. (1988, p. 21).

Heidegger refuse la séparation établie depuis l'Antiquité grecque entre le travail manuel et le travail intellectuel. Il récuse les barrières et les préjugés qui caractérisent le travail manuel. On peut reconnaître chez lui une certaine exaltation du travail manuel, mais pour finir par signifier le lien intrinsèque qui existe entre les deux : le travail intellectuel ne prend sens qu'à partir du manuel. En d'autres termes, le travail intellectuel ou de la pensée ne peut se comprendre qu'à partir de son enracinement dans l'essence du travail originel manuel.

On peut percevoir dans ce discours heideggérien une remise en cause de la conception élitiste de la philosophie et du savoir en général en Allemagne. L'Université allemande de son époque, selon lui, évoluait dans la tradition mandarinale. Au-delà de ces aspects qui montrent les mérites du *Discours de Rectorat*, quelles peuvent en être les limites ?

3. L'ESPOIR DE MARTIN HEIDEGGER DANS LE NATIONAL-SOCIALISME

Notre réflexion aboutit dans cette partie à la dimension politique du discours de Rectorat de Martin Heidegger. Une dimension politique qui apparaît à l'étude, à la compréhension de certaines notions, de certains arguments utilisés par Heidegger comme une adhésion ou un soutien ouvert et fort à la révolution nationale-socialiste. Historiquement, Heidegger a fini par admettre cet engagement, ne serait-ce que pendant son bref règne de Recteur de l'Université de Fribourg, soit une année au plus, c'est-à-dire de mai 1933 à avril 1934. Il reconnaît sans hésitation que cet engagement correspondait à sa

conviction (Heidegger, 1988, p. 16). Il s'est inscrit au parti nazi² le 1^{er} mai 1933 et a sincèrement cru en Hitler. Cet engagement le conduit à apporter son soutien au mouvement national-socialiste. En effet, il s'agissait pour Heidegger de trouver une position nationale et surtout sociale dans cette cacophonie d'opinions et de tendances politiques diverses des vingt-deux partis politiques de l'époque. Une forme d'optimisme l'incitait à s'engager pour le national-socialisme. Et le « discours de Rectorat », à ses yeux, se présente au fond comme une tentative d'infléchir ou de réorienter la révolution nationale-socialiste dans une vision qui ne s'enracine pas dans le racisme et le biologisme. Malheureusement, ce discours comporte des insuffisances ou des points d'accointance avec l'idéologie nationale-socialiste.

3.1. Une Université sans liberté académique

Peut-on dire qu'avec le discours de Rectorat, Heidegger proclame l'autonomie de l'enseignement ? L'Université n'est-elle pas assujettie à des préoccupations politiques qui peuvent la handicaper sérieusement dans sa quête du savoir désintéressé ? Le savoir désintéressé a-t-il encore sa place dans les Universités allemandes sous domination nazie ?

On peut répondre à toutes ces questions par la négative, au vu du développement de la pensée heideggérienne dans le « Discours de Rectorat ». La mission de l'Université est confondue avec la mission historique et spirituelle du peuple allemand : réaliser le salut de l'Occident. Dans ces conditions, la crainte de transformer l'Université allemande en un milieu de propagande, d'assujettissement idéologique, transparait dans le discours de Rectorat. Cette acceptation des exigences politico-juridiques de l'État national-socialiste, même si cela est juste un moment, dans la stratégie de Heidegger, transforme l'Université en un centre d'endoctrinement. Contrairement à ce que Heidegger affirme, l'Université, pour bien fonctionner certes, ne peut pas se départir des préoccupations de la nation, mais elle ne peut pas davantage être sous son contrôle total parce qu'elle veut

² Cette adhésion au parti national-socialiste ouvrier allemand est annoncée le 3 mai 1933 par le journal allemand *Der Alemanne*. Et le 4 mai 1933, le journal *Brisgauer Zeitung* l'annonce aussi. Heidegger restera inscrit à ce parti jusqu'en 1945.

réaliser le destin de l'Allemagne. Le risque est énorme que l'Université ne soit plus autonome et que rien ne se décide par et en son sein. L'enseignement de la philosophie va se muer en cours d'idéologie. En effet, c'est ce que nous constatons avec l'exagération du rôle historique de la Grèce dans l'avènement de la philosophie et du rôle que doit jouer maintenant l'Allemagne dans la poursuite de cette aventure de la raison ou du logos. Jürgen Habermas (1988, p. 67) constatait cet éloignement heideggérien de l'activité proprement philosophique en ces termes :

Depuis 1929, Heidegger n'a cessé de s'éloigner de la philosophie universitaire ; après la guerre, il s'est lui-même égaré dans les régions d'une pensée située **au-delà** de la philosophie, **au-delà** de toute argumentation. Ce n'était plus là la vision élitiste qu'avait d'elle-même une corporation universitaire ; c'était la conscience d'une mission réservée à sa propre personne, incompatible avec l'aveu d'erreurs commises, ni surtout d'une faute dont il se serait rendu coupable.

Heidegger fait infléchir les exigences de l'Université afin de les accommoder à la réalisation des objectifs du National-socialisme. L'analyse du discours de Rectorat laisse percevoir un lien avec le programme platonicien de la fondation métaphysique du politique. Aussi, on peut avancer l'hypothèse que ce discours reprend l'idée selon laquelle c'est la philosophie, en tant que la science royale et souveraine du "questionnement essentiel" selon Heidegger, qui éduquera les gardiens de la Cité.

3.2. Le discours du Rectorat comme reprise de la République de Platon

Heidegger est soucieux du rôle que doit jouer la philosophie dans la réalisation de cette mission historique de l'Allemagne. C'est pourquoi on perçoit chez lui l'idée d'une forme de domination par les philosophes, une idée platonicienne, reprise par Heidegger dans son discours de Rectorat. Du reste, le *Discours de Rectorat* s'achève par une référence pleine d'optimisme à une citation de Platon. Heidegger (1982, p. 22) reprend Platon expressément en ces termes : « Tout ce qui est grand se dresse dans la tempête³... ». La sonorité platonicienne est nettement perceptible dans le discours de Heidegger. Le philosophe est le guide spirituel (*geistige Führer*). Et

³ Platon, *République* 497d, 9.

l'Université est le moyen par lequel s'opère l'éducation du peuple allemand ou la formation de la jeunesse académique. En somme, l'Université a la charge de former la future classe dirigeante allemande. Dans l'institution académique, la philosophie est le savoir par excellence, la science royale qui, par son art du questionnement, permet l'accès au Vrai et au Bien. Le philosophe, à l'image du philosophe-roi platonicien, a la responsabilité de guider les guides, de garder les gardiens. Tout comme dans la *République IV*, où Platon fonde l'ordre de l'État idéal ou rêvé dans l'éducation de l'individu, Heidegger aspire à ériger l'Université ou l'Académie en centre d'éducation des meilleurs gardiens qui pourront réaliser par la suite la cohésion et l'unité de l'État. L'éducation des meilleurs gardiens permettra qu'ils éduquent et dirigent à leur tour le corps enseignant.

Le projet de Heidegger s'inscrit dans la logique platonicienne et ne se réalisera qu'en procédant par une stratégie ou par une forme de ruse, par laquelle l'Université s'affirme avec l'État, c'est-à-dire comme institution fondamentale de l'État. En effet, pour Christian Sommer (2013, p. 31) :

Selon le projet de 1933, l'Université, institution étatique, doit alors, au moins dans un premier temps, répondre aux "exigences" de l'"État nouveau", c'est-à-dire procéder à l'alignement (*Gleichschaltung*) sur le régime qui vient de prendre le pouvoir, ce qui signifie, selon la perspective ambitieuse de Heidegger, que l'Université doit s'aligner sur l'État tout en le guidant pour réaliser l'essence du peuple : l'Université a pour tâche d'éduquer le peuple, le former, *par* l'État.

L'Université ne saurait être séparée de l'État. Elle est son membre suprême, ou plutôt la tête, l'esprit. Au-dessus du corps enseignant ou de la communauté éducative qui forme les couches dirigeantes, se trouve un philosophe. Et ce philosophe est un guide. C'est pourquoi, il assure l'éducation des dirigeants. À l'image de l'État idéal de Platon gouverné par des philosophes-rois, Heidegger ambitionne de construire cet État. Dans son discours, il laisse clairement entendre qu'en tant que philosophe, il possède cette puissance de questionner. En associant cette forme suprême de savoir qu'est la philosophie à son titre de Recteur de l'Université ou *spiritus rector*, il assure l'alliance du pouvoir politique et la philosophie. Et une telle alliance dans la révolution nationale-socialiste peut permettre de réaliser l'État idéal.

L'auto-affirmation de l'Université allemande aboutit à la revendication, à la volonté d'instaurer un gouvernement philosophique. Seul ce gouvernement philosophique connaît l'idée du Bien et est à même de la réaliser. Mais comme le soulignera C. Sommer (2016, pp. 49-50),

Après la démission de son poste de *spiritus rector*, Heidegger qualifia l'épisode du Rectorat, entendons son programme platonicien, d'"échec". Avec cet "échec", la perspective d'une influence directe sur l'État s'éloigne et avec elle la possibilité d'établir les conditions pour éduquer les guides, voire le guide suprême, à la philosophie. Dans le *Discours de Rectorat*, peut-on percevoir le lien des thèses développées avec celles de l'antisémitisme ? Peut-on soupçonner ce discours de véhiculer une pensée antisémite ?

3.3. L'antisémitisme de Heidegger

L'appartenance de Heidegger au parti national-socialiste est attestée par certains écrits. Le *Discours de Rectorat* atteste aussi de cette connivence avec l'idéologie du Führer. Dans ce texte, l'ambition de contribuer au succès du mouvement national-socialiste se perçoit dans une certaine volonté de vouloir servir de guide spirituel au Führer. Jean-Michel Palmier (2014, p. 125), parlant de cet engagement heideggérien soutient que :

On ne peut nier raisonnablement que ces textes portent l'empreinte d'un certain monde idéologique, celui du National-socialisme. Pour les décrire, il faudra pouvoir tracer une véritable constellation de ces thèmes : certains sont propres à Heidegger et se rencontrent dans ses écrits ultérieurs : l'attachement au pays natal, la mystique de la Forêt Noire, l'exaltation du travail manuel. D'autres sont communs à toute une génération : le sentiment de déclin, l'humiliation et la misère de l'Allemagne.

Le discours de Rectorat finit par accorder de la valeur à des notions comme le biologique, le sang, la race, le sol, la nation, le peuple, l'État, le travail, le combat, la communauté, le destin, la mission, etc. Ce sont des thèmes ou des motifs véhiculés aussi par le discours public nazi. La propagande nazie usait d'une rhétorique qui reconnaissait aux Juifs, un "don particulièrement accentué pour le calcul" ou leur "faculté de compter", une prouesse dans l'incitation et le déclenchement des guerres sans être directement concernés et elle déplorait l'"enjuivement" de la société allemande, etc. Et comme le rapportait Sidonie Kellerer (2014, p. 991) dans

une lettre du 22 mai 1992, Heidegger écrivait : « Ces Juifs, à force de vouloir s'enrichir, ne reculent devant rien ».

L'antisémitisme de Heidegger remonte très tôt, vers les années 1916. On trouve par exemple, selon Claude Romano (2014, p. 1011), dans la correspondance du 18 octobre 1916 à sa future femme Elfride, une formule de plainte telle que « "l'enjuivement" de la culture et des Universités allemandes ». Cet antisémitisme, Heidegger le précisera par la suite, se dirige particulièrement contre les Juifs à l'Université, indexant le nombre élevé de Juifs présents à l'Université. À partir de là, des questions pertinentes se posent. Ces questions sont formulées dans les propos suivants de Peter Trawny (2014, p. 157) : « Jusqu'où va la contamination antisémite de la pensée heideggérienne ? Attaque-t-elle l'ensemble du corpus de cette pensée ? Saisit-elle en général l'histoire de l'être, c'est-à-dire la pensée de l'histoire de l'être ? ». De ce point de vue, en se basant sur le questionnement de Peter Trawny sur la dimension antisémite de la pensée de Heidegger, on peut formuler la question suivante : quelle a été l'attitude de Heidegger face à cet antisémitisme qui gangrénait toute l'Europe ? Historiquement, il est admis que Heidegger n'a pas manifesté de soutien public à la politisation du Troisième Reich.

Donatella Di Cesare (2016, p. 35) précise que « le nazisme a été un projet politique. Il a été moins une **Weltanschauung**⁴ idéologique qu'une philosophie à part entière. Emmanuel Levinas l'avait compris avec lucidité... ». Soulignons que Levinas ne cache guère son admiration pour l'excellence de la phénoménologie de Heidegger. L'ouvrage de celui-ci *Sein und Zeit* comporte une série d'analyses phénoménologiques merveilleuses. Dans *Ethique et Infini* (1982, p. 27), Levinas classe Heidegger parmi les plus grands philosophes et *Sein und Zeit* comme l'un des plus beaux livres parmi les quatre ou cinq ouvrages de philosophie. Mais, il ne cesse de le reconnaître, « C'est toujours avec honte que j'avoue mon admiration pour le philosophe. » (Entretien avec Malka Salomon, 1989, p. 104). Levinas ne pardonne pas à

⁴ Ce terme allemand signifie « une conception du monde ».

Heidegger, d'abord d'avoir été hitlérien en 1933, ensuite d'entretenir un silence sur sa prise de position.

Pendant que Heidegger démissionnait (avril 1934) de son poste de Recteur de l'Université allemande de Fribourg-en-Brigau, Levinas publiait aussi la même année (1934) dans la revue *Esprit*, un bref texte intitulé « Quelques réflexions sur l'hitlérisme ». Un texte écrit dans le pressentiment du pire à venir. Dans ce texte, il n'est fait aucunement mention de Heidegger. Mais il peut se laisser interpréter comme une réaction de Levinas au *Discours de Rectorat*.

Un texte qui, selon Pierre Hayat dans son introduction à l'ouvrage de Levinas (1994, p. 8), définit l'hitlérisme comme « une rupture radicale » avec l'humanisme occidental. La société occidentale animée de la lumière de la raison est impuissante face aux discours exaltant la race, l'attachement profond au sol natal et l'autochtonie, faisant l'apologie de la force conquérante. Mais que dit précisément Levinas dans ce texte ? A contrario de Heidegger, Levinas (2008, p. 23) taxe l'hitlérisme de philosophie « primaire », d'« un réveil des sentiments élémentaires ». La philosophie de l'hitlérisme est une remise en cause des principes mêmes de la civilisation. Et ce conflit touche toute la société occidentale et ne se résume pas à une simple remise en cause du libéralisme. En effet, il le souligne assez clairement (*Ibidem*, p. 33),

le racisme ne s'oppose pas seulement à tel ou tel point particulier de la culture chrétienne et libérale. Ce n'est pas tel ou tel dogme de démocratie, de parlementarisme, de régime dictatorial ou de politique religieuse qui est en cause. C'est l'humanité même de l'homme.

Malheureusement, l'hitlérisme n'a pas été perçu par tout le monde comme une barbarie qui s'abattait sur l'humanité. Et Heidegger, pour nous, demeure un philosophe qui s'est trompé sur la nature réelle du national-socialisme et du parti nazi. Son engagement a reçu les qualificatifs d'erreur politique, d'aveuglement politique, de tragique, de terrible, etc. Et son erreur s'est amplifiée avec son silence volontaire, son refus de communiquer publiquement sur cette tragédie après la guerre. Tout cela vient confirmer

l'antisémitisme de Heidegger. Sur cette question, Peter Trawny (2014, p. 156) tire la conclusion suivante :

Il y a chez Heidegger un antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être qui semble contaminer bien des dimensions de sa pensée. Cet état de fait jette une nouvelle lumière sur la philosophie de Heidegger ainsi que sur sa réception. Si jusqu'alors l'engagement national-socialiste de Heidegger fut un problème qui a conduit en partie à des condamnations exagérées, en partie à des réticences justifiées, alors la publication des *Cahiers noirs* révèle clairement l'existence d'un antisémitisme spécifique qui émerge à un moment où Heidegger soumet le national-socialisme réellement existant à un examen particulièrement critique.

Au-delà de l'antisémitisme de Heidegger, le *Discours de Rectorat* exprime son profond mépris pour les autres civilisations. Dans ce discours, il réactive son européocentrisme légendaire.

3.4 L'eurocéocentrisme de Heidegger et la critique partielle de la pensée heideggérienne

La pensée heideggérienne est européocentriste. Cette critique récurrente peut encore se prouver dans le *Discours de Rectorat*. Toute la rationalité se résume à l'œuvre de l'Occident. La philosophie est d'essence grecque. Seul l'apport de la Grèce retient l'attention de Heidegger. D'où l'idée que la philosophie est née de rien. La notion de "miracle grec" véhiculée répond à cette prodigieuse invention de la Grèce, par extension de l'Occident. Et ce thème constant selon lequel l'univers de la pensée s'est vu imprimer le premier mouvement par les Grecs, est présent dans ce discours. L'idée aussi que l'autre mouvement doit venir des Allemands est reprise. L'émergence de l'idéologie national-socialiste crée un contexte propice pour la transition vers l'autre mouvement et il incombe aux Allemands de réaliser le destin de l'Occident. Ainsi le *Discours de Rectorat* manifeste clairement l'idée selon laquelle seuls les Allemands pourront réaliser l'avenir de l'Occident.

Nulle autre civilisation n'a contribué à l'éclosion de la philosophie ou de la rationalité. Cet européocentrisme est du racisme. Il s'exprime dans l'"occidentalité" exclusive de la philosophie. Et par là, il faut comprendre, selon Marcien Towa (1971, p. 25), que « la philosophie était considérée comme l'attribut essentiel et indispensable d'une humanité véritable ».

Aujourd'hui, cette thèse heideggérienne est remise en cause par les historiens de la philosophie comme Jan Assmann, Roger-Pol Droit, etc., et les philosophes africains comme Jean-Godefroy Bidima, Souleymane Bachir Diagne, Séverine Kodjo-Grandvaux, etc. En réagissant à cette approche de l'histoire de la philosophie comme *telos* propre d'une culture privilégiée, Souleymane Bachir Diagne (2016, p. 56) invite au contraire à

convenir que la philosophie n'a ni commencement ni lieu d'élection. Car, d'une part, les Grecs eux-mêmes n'ont pas pensé qu'ils étaient à l'origine de l'activité philosophique. Platon indique toujours ce que la Grèce doit à la civilisation égyptienne. [...] Descartes signale [...] que le renouvellement de la philosophie, que lui-même représente, tient à l'invention d'une science dont il dit qu'elle est étrangère : il pense précisément à l'algèbre issue du monde arabo-musulman.

Par conséquent, l'auteur rejette ce « nationalisme ontologique » (2017, p. 89) représenté par Heidegger. Toutes les cultures possèdent à la fois une sagesse profonde et une disposition à un retournement critique sur soi. Cette capacité intrinsèque à toute société de questionner, de remettre en cause ce qui a toujours été admis et donc d'être en mesure d'utiliser, d'employer les lois logiques de la pensée comme les principes d'identité, de contradiction ou de tiers exclu constitue la preuve que la logique humaine est la même partout. Cette logique humaine est donc à l'œuvre dans le vécu de chaque culture. C'est pourquoi, la philosophie ne saurait être le propre de l'Europe. En effet, démontre-t-il (2016, p. 56),

Toutes les sociétés humaines sont des sociétés où l'on sait que l'on va mourir, où l'on honore les morts, où l'on a le sentiment que la mort d'un être humain est chargée de significations au point que les cultures en général ont inventé la notion d'un autre monde au-delà de la mort. Toutes ces questions amènent à interroger le sens de l'existence et ne sauraient être absentes d'aucune culture humaine.

Le mythe du "miracle grec" ou la Grèce comme le seul berceau de la philosophie est un refus de retracer l'histoire des appropriations de la philosophie grecque.

Conclusion

Comment aider l'Allemagne à réussir sa mission salvatrice de l'humanité occidentale en crise ? Ou comment se servir de la révolution

nationale-socialiste pour participer à cette mission qui consiste à accomplir le destin de l'Allemagne ? Le *Discours de Rectorat* de Heidegger se donne les moyens de prendre part à cette aventure. Ce discours, soucieux de spiritualiser le national-socialisme, est précis sur les ambitions ; il prétend orienter et servir de guide. Car l'Université est le lieu institutionnel privilégié pour accomplir la mission spirituelle de l'Allemagne dans l'histoire universelle. C'est pourquoi ce discours cherche à déterminer le sens des sciences ou l'essence de la science, l'essence de l'Université, et à définir la tâche de l'Université. Toujours dans cette logique, Heidegger veut clarifier, déterminer le rôle des étudiants et des enseignants. Le savoir est à mettre au service du peuple, de la patrie.

De ce discours fondateur de sa mission de Recteur, on peut retenir que le principe d'orienter ses actions en tant que Recteur, d'organiser tout le système universitaire allemand des années 1933, en lui assignant une mission au service de la patrie, reste d'actualité. Mais de quelle mission s'agit-il ? Quelle aspiration le savoir universitaire tel que conçu par Heidegger en rupture avec l'élitisme classique des Universités réalise-t-il ? Le discours du Rectorat de Martin Heidegger fait-il allégeance au national-socialisme ?

Oui, pour nous, l'analyse des propos du philosophe ne fait plus de doute, et le contexte d'élaboration de ce discours le prouve davantage. Le *Discours de Rectorat* précise la vision heideggérienne de la grandeur du national-socialisme et des moyens de sa réalisation. Ce discours reprend le rêve platonicien d'instaurer un gouvernement de philosophes-rois. L'Université, rattachée à la communauté du peuple et reliée à l'État sous l'égide du philosophe Recteur, du berger de l'être, doit assurer la formation des dirigeants et configurer ainsi le monde spirituel du peuple allemand. Un tel projet commande l'engagement dans le national-socialisme. Et cet engagement politique s'est accompagné d'une dimension antisémite, même si Heidegger veut le restreindre uniquement aux questions universitaires. Mais au-delà de son engagement nazi, peut-on encore lire sereinement

Heidegger ? C. Romano (2014, p. 1016) s'est posé la même question et sa réponse se veut cinglante :

Est-ce que la philosophie de Heidegger conserve un intérêt malgré les stigmates ineffaçables de cet antisémitisme ? Comme beaucoup d'autres, je répondrai que oui. [...] La pensée de Heidegger restera à la fois une pensée majeure du XX^e siècle et une pensée qui s'identifiera en partie avec ce qu'il y a eu de pire dans ce siècle.

Références bibliographiques

CESARE Donatella Di, 2016, *Heidegger, les Juifs, la Shoah. Les Cahiers noirs*, Traduit de l'Italien par DENIAU Guy, Éditions du Seuil, 381 p.

DIAGNE Souleymane Bachir, Juin 2016, « Qu'est-ce que la philosophie ? Est-ce une invention de l'Occident ? », in *Philosophie magazine*, n° 100, pp. 56-57.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2017, « Pour une histoire postcoloniale de la philosophie », in *Cités*, « Le postcolonialisme : une stratégie intellectuelle et politique », n° 72, pp.81-93.

HABERMAS Jürgen, 1988, *Martin Heidegger. L'œuvre et l'engagement*, Traduit de l'allemand par ROCHLITZ Rainer, Collection « La nuit surveillée », Les éditions du Cerf, Paris, 73 p.

HEIDEGGER Martin, Octobre 1982, *L'auto-affirmation de l'Université allemande*, Discours tenu pour la prise en charge solennelle du Rectorat de l'Université de Fribourg-en-Brigau, le 27.5.1933, traduit de l'Allemand par GRANEL Gérard, Édition : Trans-Europ-Repress (TER), 22 p.

HEIDEGGER Martin, 1988, *Réponses et questions sur l'histoire et la politique*, interrogé par « Der Spiegel », traduit de l'allemand par LAUNAY Jean, Paris, Mercure de France, 82 p.

KELLERER Sidonie, Décembre 2014, « Heidegger et le nazisme à travers sa correspondance avec sa famille et Kurt Bauch », in *Critique*, Tome LXX-N° 811, pp.989-998.

MALKA Salomon, 1989, « Entretien avec Emmanuel Levinas », in *Lire Levinas*, Paris, Les Éditions du Cerf, pp103-114.

SEBBAH François-David, 2010, *Levinas*, Perrin/ Société d'édition des Belles Lettres, 250 p.

Entretien de ROMANO Claude avec SERBAN Claudia, Décembre 2014, « L'idée d'antisémitisme philosophique est un non-sens », in *Revue Critique*, Tome LXX-N°811, pp.1008-1018.

Entretien avec FEDIER François, réalisé par de RUBERCY Eryck de, avril 2014 « Heidegger était-il nazi ? Antisémitisme ? », *Revue des deux mondes*, pp. 102-122.

PALMIER Jean-Michel, 2014, *Les écrits politiques de Heidegger*, Paris, L'Herne, 297 p.

TOWA Marcel, 1971, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Editions Clé.

TRAWNY Peter, 2014, *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les "Cahiers noirs"*, Traduit de l'Allemand par CHRIST Julia et MONOD Jean-Claude, Paris, Éditions du Seuil, 163 p.

SOMMER Christian, 2013, *Heidegger 1933. Le programme platonicien du Discours de Rectorat*, Paris, Hermann Éditeurs, 61 p.

LEVINAS Emmanuel, 1982, *Éthique et infini* (dialogues d'Emmanuel Levinas et Philippe Nemo), Paris, Fayard et Radio-France, Librairie générale française, collection Le livre de Poche, n°4018, série Biblio-essai, 121 p.

LEVINAS Emmanuel, 2008, *Les imprévus de l'histoire*, Paris, Librairie générale française, collection Le livre de Poche, n°4296, série Biblio-essai, 190 p.